L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureau : 17 Rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 19 OCTOBRE 1890.

BULLETIN ARTISTIQUE.

I

La loi des contrastes—Hier et aujourd'hui—Bires et Fleurs—Deux cortèges bien différents—Le Théâtre de l'Opéra — Une scène abandonnée—Pour se refaire la main—Un critique dans l'embarras—Gestation laborieuse—Pas vu de l'appoggiature—Il parti gris.—Les dangereux amis.—Le passé et le présent.—Les plates tonnages.—LA TRAVIATA—*Mme Dinah Duquesne.* — *M. Bovet.* — *M. Poirier.*— LA JUIVE. — *Les ennémiques de l'Art—Bêtise cultivée—M. Merrit—Mlle Briard—M. Couteiler* — FAUST — *Mme Potel Bernard—Mme Barelli—Mlle Rose et*—LE PETIT DUC.

Au moment où j'entame ce premier Bulletin Artistique, l'Avenue du Canal est bien d'autres rues sont probablement envahies, obstruées par la foule. Toute une population se presse, se heurte, se bousculo, tangue, roule, en vivante houle, pour voir défiler le Cirque Barnum-Bailey, sur cette même voie où passait hier l'impoçant et douloureux cortège qui suivait le corps d'un haut fonctionnaire, assassiné sauvagement, lâchement.

La vie est ainsi faite; rires et pleurs se succèdent, se remplacent les uns les autres, et en vérité il est bon qu'il en soit ainsi. Où en serions nous, en effet, s'il fallait que les peines de ce monde s'appesantissent sans trêve sur nous; nous en serions vite écrasés.

Afin de rendre le chemin moins impraticable à la créature, son Créateur l'a pourvue d'un double viatique : l'Espérance—l'Oubli. Dépouillez-la de ces deux bienfaits et dites nous ce que serait sa destinée. Figurez-vous l'homme—il en est cependant—chez lequel les larmes seraient sans fin, se condenseraient, se cristalliseraient en douleurs irréductibles. Ce serait là, à coup sûr, le mariage entre tous ; le martyre des martyres

Donc, en attendant l'heure prochaine sans doute des résolutions viriles, l'heure des coupables retrouvés et punis, voici que la ville, en deuil il y a quelques heures, retourne en liesse ; voici que, farandole immense se déroulant avec la parade qui s'ébat, on la regarde s'aller, se jouer, s'allonger, avec un plaisir, des exubérances de joie d'enfant, en attendant que tout ce monde se distribue ce soir dans les théâtres, dans tous les lieux où l'on joue, où l'on rit, où l'on dépense le temps sans compter.

Avant que ces lignes aient paru, quelqu'autre incident sinistre sera peut-être venu épouvanter notre ville; qu'importe; on a déjà presqu'oublié ceux d'hier et de la veille; et mordant au contraste, on jouit, dans leur piénitude, du plaisir actuel. Ce plaisir qui s'offre repose des rudes épreuves qui ont pu le précéder; il empêche de songer à celles qui pourraient survenir. A toute chose son heure dans l'éternelle caravane humaine.

Parmi les passions de la foule—ici et partout—il faut citer, au premier rang, celle du théâtre. Le population ne trouve jamais assez longue la liste des salles de spectacles; elle va, elle roule des unes aux autres, avec une activité qui n'a pour modérateur que les brutales exigences de la bourse.

A chacune de ces salles je dois mon attention; de toutes je m'occupe avec toute la conscience dont je suis susceptible; mais aujourd'hui c'est surtout de l'Opéra que je viens vous parler, et pardonnez-moi si avant d'y arriver, je bagatelle et vous infige la tâche de bagatelle à travers ma prose. C'est aussi de la stratégie ; on si vous estimez que ce mot est trop ambitieux, c'est aussi du truc. Voilà qui est plus modeste, n'est-ce pas?

Puisque j'ont à l'heure nous allons causer un peu musique, laissez-moi faire dès maintenant une pointe dans ce domaine, afin d'en tirer un fait en rapport avec ma situation actuelle, quelque peu difficile, perplexe.

Vous l'avez sans doute remarqué maintes fois ; il est des artistes qui rarement abordent la note de front. Je ne sais quel empêchement leur interdit le chemin le plus court; mais voilà qu'au lieu d'aller droit à cette note, ils l'attaquent en dessous, en se servant d'un l'appoggiature, dont ils s'appuient, dont ils s'étayent.

Eh bien, votre serviteur est en ce moment dans une conjoncture de ce genre, et ne pouvant aller droit et *presto* à la note, je joue aussi du truc et je me mets par l'appoggiature ; c'est-à-dire en m'occupant de l'accessoire avant le principal. Ce qui s'appelle pelotter avant partie, n'est-ce pas? Cette fois, et malgré une longue habitude, pas moyen pour moi de procéder autrement, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop les tiens auxquels je vous arrête ainsi.

Il s'agit de me refaire la main. Je m'explique:

Mes éminents confrères, les lundistes de Paris, sont en plein fonctionnement tout le long de la semaine, et cependant pour eux comme pour leurs lecteurs. En effet il en est de cette escrime de la plume, comme de l'autre, comme aussi de l'escrime de la ballerine—La délaisser, fut-ce quelques seulement, c'est à coup sûr se rouiller ou tout au moins s'alourdir.

Or ici la critique théâtrale chôme forcément six on sept mois tout au moins; et, mon fol, pendant ces vacances prolongées, l'étiage, si bas qu'il fut déjà, s'abaisse encore. Et alors qu'on se surprend pour la première fois devant le papier blanc qui attend ; au moment de la reprise du labeur accoutumé, on se sent pesant, inerte, avec des affaissements, des pandiculations d'homme ayant trop dormi et à peine éveillé. On comprend qu'il vous faille quelque temps pour vous en train, pour se dégourdir. Autre genre de position intéressante aussi, et compliquée d'une gestation laborieuse.

Je ne veux pas dire que mon cas soit *Le Cas de M. Godrin*, le malade d'Edmond About; mais enfin je ne me point encore à mon affaire; et de plus, seulave également de l'habitude, je ne sais pourquoi j'éprouve une sorte de gêne à reprendre mon œuvre de critique en octobre, par une désolante chaleur, alors que j'y revenais, d'ordinaire, en novembre seulement, par une température plus clémente.

Si bien qu'à cette minute où je me représente devant vous, lecteurs aimés, si pleins de bienveillante attention sapendant, j'éprouve un malaise involontaire. Cette difficulté d'entrée en matière me rechigne, et à l'inverse du *Petit-Jean*, de Racine

Ce que je sais le moins c'est mon commencement.

Je pourrais bien, afin de dissiper la difficulté, me lancer dans une dissertation dont la prétendue science est feinte; je pourrais me livrer au mode didactique, esthétique; vous pousser traîtreusement aux défilés d'une discussion que rien n'appelle encore ; me réfugier en ces bagatelles de la porte, consistant à vous gourmander de l'abus des graphiques nouveaux, que vous avez par cœur, qui ont traîné partout.

Je pourrais, à l'instar du Professeur Trémoulex, du *Petit Duc* — fort amusant, ma foi, et que l'Opéra vendredi soir a le répétition ; je pourrais, dis-je, remonter à des origines, peignantes d'intérêt, comme celle-ci par exemple: "Qu'au commencement l'homme ne parlait pas, et que s'il ne parlait pas, tout porte à croire que c'est parce qu'il ne se savait pas de la parole, parce qu'il se taisait; que de cette absence de verbe naissait le silence, etc.; toutes vérités incontestables. Je pourrais reprendre le complet comme : Que l'existence de l'Opéra doit amener la transformation de bon aloi, qui s'aide gobre à cette renaissance, par parenthèse, que cet Opéra sert à la propagation, à la perpétuité de la langue française, etc.

Mais vous me répondrez peut-être : Critique, mon ami, vous nous chantez là des *rossées* ; vous êtes sans souffle, vous êtes vidé et vous n'avez qu'un son. Je pourrais enfin —et il en est peut-être qui actuellement que c'est la critique de haute gamme, commencer, sinon au déluge comme le Petit Jean déjà nommé, du moins me reporter à la formation de la gamme, de la main harmonique, par Guy D'Arézzo en d'Arezzo, et vous affliger d'une interminable et facile revue des temps et des développements depuis de haut siècle. Ainsi, mon bulletin serait fait. Pas d'yeux pruneau cependant ; car j'ai idée que, la tempête actuelle calmée, vous serez peut-être disposés à me pardonner mes fautes d'éducation, à la portée de tous, à votre chef consommé, perdant décidément l'équilibre, retomberait vite sur votre journal et que vous auriez à gagner les diables l'opinion de ce premier Bulletin Artistique, qui ne vous ferait rien augurer de bon des suivants.

Donc pas de cet mauvais tour ; seulement un mot encore avant que j'aborde les deux représentations qui déjà ont été données—*La Traviata*—*La Juive*—et peut être ainsi, celle qui sera lieu dans quelques heures : *Faust*.

Vous le savez, lectrice et lecteur, vous qui connaissez bien le théâtre, quand le rideau se lève en plein entr'acte, avant la venue du chef d'orchestre à son fauteuil ; quand par la porte du fond de la scène, un monsieur correctement vêtu de noir, cravaté de blanc, se présente avec une droiture de paratonnerre d'abord, et puis s'infléchit par trois fois devant le public—s'il a toutes les vieilles traditions—cette solennelle apparition ne dit rien de bon, en thèse générale ; c'est le régisseur—"le régisseur parlant au public," pour redire l'argot des engagements. Le plus souvent il vient annoncer quelquelque chume, quel que coryza, une indisposition quelconque d'un acteur de la partie, et qu'un trop coryzé chanteur "réclame l'indulgence."

C'est la formule classique. Le régisseur enveloppe cela d'une phraséologie plus ou moins heureuse; pharmacien artistique, il dore avec plus ou moins d'art la mauvaise pilule ; mais enfin pilule il y a.

A moins cependant qu'il ne s'agisse là d'un sujet capricieux, faisant de la coquetterie ; on de quelque peureux, de excellentes dispositions vocales, d'ailleurs, mais qui veut se rendre ainsi moins malaisé le gain de la partie. Cela arrive quelquefois.

Eh bien, lectrices et lecteurs, permettez que je sois mon régisseur à moi et laissez-moi me présenter à vous—sans le moindre habit noir, par exemple, si tant est que vous en portez encore, mais dans un débraillé d'écrivain en travail d'enfantement — et de réclamer sans ambages votre pleine indulgence.

Je n'inspire pas, je le sais, l'intérêt qui s'attache à un novice, à un nouveau venu; mais enfin je sens que ce détachement de la critique théâtrale durant sept mois environ, m'a quelque peu désemparé, ankylosé et je sollicite tout ce qu'il y a de bienveillant, d'accueillant en vous.

Là-dessus, et sans prémabuler davantage, entrons, s'il vous plaît, à l'Opéra, salle fort attirante par elle-même, et qui vient de se rouvrir pour les débuts de la troupe de M. Durieu.

Commençons par une constatation générale : elle est nombreuse, et ce que j'ai connaît déjà me permet d'affirmer qu'il est là des éléments d'un prix très appréciable.

Je l'ai dit et redit dans la fort longue série de mes Bulletins Artistiques, je ne me mêle jamais à la petite chapelle des détracteurs ou des louangeurs de parti pris ; mais j'ajoute que, si je redevais vivre encore, je ermindrais plus, mais beaucoup plus ceux-ci que ceux-là. Rien n'est plus dangereux qu'un ami maladroit ou ignorant. La Fontaine l'a mieux dit en vers ; et c'est là un axiome dont la vérité se confirme chaque jour.

Il en est beaucoup—et ces *opportunistes* là ne périssent jamais—qui, sans paraître même en être conscients, passent leur temps à désavouer ce qu'ils avaient affirmé; à briser ce qu'ils avaient adoré. Ce sont là pratiques que, pour ma part, je tiens en profonde répulsion.

Donc jamais, au grand jamais je ne ferai l'éloge d'une direction nouvelle, au détriment d'une direction précédente dont j'aurai fait ressortir, de mon mieux, les titres légitimes. A chacun son dû.

Je ne l'ignore point. M. Maugé a commis des erreurs— hélas! chaque soleil qui se lève en éclaire de nouvelles et qui donc, fut-ce le plus fort, n'en commet pas ? Ces erreurs, je les ai maintes fois regrettées, signalées ; mais j'ai soutenu et je soutiens encore—absolument certain que je suis dans le vrai—que M. Maugé, vu les ressources fort limitées de la Nouvelle-Orléans ; vu l'époque à laquelle il a repris l'Opéra agonisant, a obtenu le plus souvent des résultats excellents et qui ont pleinement justifié la faveur dont il a joui.

Nous lui avons dû des sujets d'une valeur incontestée, et l'un de ceux là, M. Lafarge est sur la route qui va droit à l'Opéra de Paris. Il ne quittera la Monnaie de Bruxelles que pour y aller. L'engagement lui est déjà offert. Grâce à M. Maugé, à ses efforts persistants, à ses sacrifices pécuniaires, aux sympathies qu'il s'était attirées, la restauration de notre Opéra s'est accomplie; une association importante, digne de tous éloges, de toute considération s'est formée, et elle a fait d'une salle et d'une scène déjà en délabrement, l'un des théâtres les plus élégants, sinon le plus élégant des Etats-Unis.

Si d'autres ont oublié qui auraient du se souvenir, j'ai, moi, gardé la mémoire, et, sous le prétexte de deux ou trois mécomptes, au cours d'une exploitation de quatre années, je ne ferai pas de M. Maugé une tête de Turc.

Donc je ne rendrai pas à M. Durieu le pitoyable et funeste service de faire, même dans audition, de confiance, comme plus d'un, qu'il nous a mené une troupe laissant dans l'ombre celles qui l'ont devancée ici. J'avancerais ainsi ce que je sais être radicalement inexact, d'après les sujets déjà entendus, et qui de ceux qui ont eu du théâtre une expérience intelligente, ne me croirait.

Il est toujours malséant, imprudent de pousser trop loin l'éloge prématuré; dangereux de chauffer à blanc. Cela amène les explosions. Cela charge une administration de responsabilité que la plus souvent elle n'a pas prétendu prendre; cela peut enfin créer des exigences, que ne se seraient pas produites en des circonstances autres.

Donc, je ne me ferai jamais le complice des platitudes de la louange antipode de cette abstention prétoire, j'imagine, plus de poids au bien que j'ai et aurai à écrire de la troupe dont nous sommes en train de faire connaissance. Elle peut compter surmon très sincère bon vouloir, de même que l'administration peut être certaine qu'en dehors de ce qui se contiendra de mieux une institution à laquelle je tiens essentiellement ; notre scène lyrique française.

Je dirais donc un précédent article, à la suite de la soirée d'ouverture, mardi dernier, qu'une seule audition d'un artiste ne m'a jamais permis—quelques efforts que j'y aie faite—de bien me mettre en possession de toutes ses qualités ou de ses défauts; et j'ajoutais que je me proposais, dans ma revue hebdomadaire, d'aujourd'hui, de consigner de mes premières impressions. Il m'arrive parfois que mon point de vue ne laissait pleine liberté de vol. Le son serait plus franc, la période se draperait mieux.

J'en ai la confiance, lorsque M. Merrit sera plus chez lui sur notre scène, lorsqu'il aura pigé d'initiative, trouvé ou retrouvé, en un mot, ses qualités, que je me plais à reconnaître, prendront plus de relief. Quelques passages de la Pâque et de l'air du quatrième acte—l'andante —m'en sont un sûr garant.

Le temps est l'espace me manquant pour entrer dans l'analyse du talent de Mlle Briard, mais j'ai le plaisir et le devoir de dire qu'elle aussi a complètement réussi. Sa voix est chaude, d'une étendue suffisante, et à cette chaleur organique elle joint du sentiment vrai, et une conduite de phrase qui ont leur prix ; les

Elle est surtout, si je ne me trompe, la chanteuse de passion ; l'interprète du drame.

Dans les situations violentes, elle donnera beaucoup, tout en se tenant, j'imagine, dans les limites du goût. Le femme au théâtre, c'est fort bien ; mais il lui faut le modérateur du talent, afin de ne point verser dans les exagérations, et je n'en ai remarqué aucune chez Mlle Briard.

Elle a l'intelligence scénique ; elle ne se contente pas d'ouvrir sufflamment, étoffée, sympathique, elle y ajoute les détails du jeu.

Tout seie, je le répète, n'est aujourd'hui qu'une esquisse sous ma plume; j'aurai bientôt l'occasion de revenir à cette artiste déjà en faveur et qui y restera, j'en ai la foi.

Je serai bref et carré à l'endroit de M. Chavarocha, basse noble. C'est une voix qu'on peut dire complète. Elle se promène avec aisance sur un longue échelle ; les sons sont bien distribués ; les registres bien reliés entr'eux, sans qu'aucun ait été traité au détriment des autres. Le timbre est viril, éclatant, et le volume d'une plénitude qui contente les plus exigeants en matière de sonorité.

Le sentiment ne manque point ; mais il me paraît que l'artiste ne pale pas assez généralement la nature de ce qu'elle a fait pour lui. Plus d'ampleur et plus d'opposition dans ses phrases ajouteraient bien de l'attrait à son exécution.

Il les donne le plus souvent. Pour lui, ce me semble, vouloir c'est pouvoir.

Le grand opéra—et surtout le rôle de *Léopold*—ne me semblent point le milieu le plus favorable pour M. Couteller. Il a reçu néanmoins le meilleur accueil du public.

Le voix est un peu monochrome ; les transitions n'en sont pas très faciles, très obéissantes ; et chez lui aussi le timbre fait quelque peu défaut. Les cordes ne perçoivent suffisamment ; il arrive même parfois que nombre aux hauteurs extrêmes de la partie qu'il chante; néanmoins c'est comme à travers un capitze que cela s'entend. Pas en peu de timbre.

Son mocks a commencé dans la *Juive* ; j'imagine qu'il s'affirmera mieux dans l'opéra-comique et l'opérette.

A une seconde représentation de la *Juive* j'aurai l'occasion d'entrer dans bonnes autres détails qui me sont actuellement rapport'ant.

Dans un restaurant où l'on écroche épouvantablement les clients :

—Dites-moi, sommelier, fait quelqu'un, pourquoi n'avez vous ici que des garçons qui ont tous l'air de véritables hercules.

—Ah ! je vais vous dire, monsieur, nous les prenons exprès comme ça : des garçons chétifs n'oseraient jamais présenter l'addition aux clients.

Le bohème Z..... se présente ces un peintre de nuit, chassé de bottes irréprochables :

—Mes bottes t'étonnent? dit le visiteur. Je parie que tu ne devineras jamais où je les ai eues ?

L'artiste se met, tout ensuite, à égrener la longue série des expédiets les plus poupins, au moyen desquels les décavés s'y prennent d'ordinaire pour marcher à la gloire.

—Tu n'y es pas; je te le donnerais en mille que tu ne trouverais pas..... Je les ai eues en les payant !

Un galant archéologue à une jolie femme :

—En vérité, madame, vous avez des bras superbes et des mains divines. Vous me faites penser à la Vénus de Milo !

—Vil flatteur ! répond Vénus chosissant ravie.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 19 octobre 1890.
Baromètre pour le jour plein dans l'entrée portée du Canal, tenu à l'Observatoire de la Nouvelle-Orléans, température stationnaire au sud, venant du nord.

Température du 18 octobre 1890
Thermomètre R. A. L. Ulrich, Opticiens
No 145 rue du Canal,
Entre Carondelet et Bourbon.

	Fahrenheit	Centigrade
Heures du matin	66	19
Midi	76	24
3 P. M.	76	24
6 P. M.	73	23

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages

John Kiff à Mlle Emma Scott.
Mary Claborne à Mlle Louise Scott.
Geo. Sittenwald, jr., à Mlle Sarah E. Evans.
Arthur Marvaldi à Mlle Constantine Baptiste.
Louis Cisse à Mlle Catherine Neuzillier.

Naissances.

Mme Robert R. Wilson, un garçon.
Mme Louis Sordelet, un garçon.
Mme Ottinger Burgin, un garçon.
Mme Chas. Dreifer, un garçon.
Mme Louis Voss, une fille.
Mme Michael J. Murphy, une fille.
Mme Libratte Tomagnie, une fille.
Mme Wm. S. Zay, une fille.

Décès.

Mlle Olivia Bertrand, 18 ans, 1 rue Lopez.
Geo. H. Macias, 40 ans, 126 rue St-Philippe.
Leonarde Dunterre, 3 ans, 313 rue Hôpital.
Mme Caroline Doeller, 34 ans, 38 rue Hôpital.
Mme Vve Emily Fix, 48 ans, rue Derbigny, près Union.
Enfant de sexe masculin de Mme Henry Rocabbeurs, 23 rue Villeré, côté nord.
Mme Sophie L. Kemper, 32 ans, Mont. France.
Harriet Gibson, 26 ans, rue du Camp, près Octia.
Pierre Poitte, 31 ans, 212 rue Bienville.
Laura C. Hermann, 6 ans, 1497 rue Tchoupitoulas.
Capitaine Wm. F. Arnet, 52 ans, rue Louisa, près St Claude.
Mlle Johanne Sebering, 29 ans, 541 rue Dauphine.
Warren Deag'ne, 22 ans, 516 rue de Chartres.
Wm. Callahan, 7 jours, 451 rue Thalia.
Mme Vve Caroline Williams, 60 ans, 240 rue Philip.
Mme Vve Rosa Powers, 70 ans, coin des rues Canal et Berbelet.
Cecilia Wilson, 5 jours, 730 rue St-Claude.
Albert Schaefer-Kotter, 18 jours, 82 rue Rocheblave, côté sud.
Mme Mary Root, 73 ans, paroisse de Jefferson, La.

Ventes inscrites au bureau de l'annotateur des aliénations :

E. N. Lacoste au American Homestead Co., un terrain borné par les rues Decatur, Chartres, St-Philippe et Dumaine, $9,000.

American Homestead Co. à J. E. H. Tosco, la propriété qui procède, $9,000.

People's Homestead Association à G. A. Rice, un terrain borné par les rues State, Hurst, Benjamin et la ligne de la propriété Burthe, 3,200.

C. Hemlich à Mme J. Kregmann, un terrain borné par les rues Danane, Bienville, Miro et Tonti, $1,650.

Recettes des recorders. Les recettes des recorders pendant la semaine finissant le 18 octobre ont été comme suit :

Ami, recorder Hollander	43	00
Recorder Bringier	47	50
" Dreux	225	00
" Landry	35	00
" Smith	10	00
" Turnbull	40	00
" Lea	7	50
Total	$368	50

Les Premium bonds.—L'assistant avocat-général Tyner vient de se rendre sur la question qui lui avait été soumise par M. A. A. Brinsmade, secrétaire du Stock Exchange de la Nouvelle-Orléans.

M. Tyner considère le système des bons à prime comme une véritable loterie. Si, dit-il, les promoteurs devaient seulement déterminer la série de *bonds* en obligations à payer à une époque future, il n'y aurait rien à dire ; mais les tirages dépendent des primes à payer aux porteurs, en outre du principal et de l'intérêt. C'est le hasard qui détermine les gagnants, qui leur fait gagner un lot, comme dans les loteries ordinaires. Tout ce plan financier se trouve donc frappé par la loi postale adoptée récemment par le Congrès, et le journal qui publierait la liste des tirages serait passible des pénalités décrétées par la législature nationale.

Et voilà.

Le Congrès ne se doutait guère, en votant une loi qui visait la Loterie de la Louisiane, qu'elle aurait une telle portée.

Ah ! on n'est trop hâté.

Inscrivons-nous.—La campagne électorale est commencée depuis quelque temps, en Louisiane, surtout, dans les districts congressionnels, dont le siège est disputé par quelques candidats républicains, notamment dans le premier, où M. Warmoth, de sinistre mémoire politique, vient faire concurrence à l'élu de la démocratie, le général Meyer; et dans le second, où M. Coleman qui fait, depuis deux ans, une assez triste figure à la Chambre, prétend tenir tête à l'Hon. M. Lagan. Elle se pourvoit avec intelligence, avec activité, avec zèle, avec entrain, avec succès, cette campagne; les meetings succèdent aux meetings, les discours aux discours. Partout, il se dit d'excellentes choses; on développe avec talent des argumens irréfutables; partout, on remarque une foule qui applaudit à outrance, qui manifeste clairement, énergiquement, sa façon de penser, la haine la plus légitime contre une école politique qui a fait tant de mal au pays, qui a été si funeste à nos campagnes, à notre industrie agricole et manufacturière.

S'il suffisait de ces ardentes et éloquentes manifestations, il y a longtemps que le républicanisme aurait vécu en Louisiane. Malheureusement, ce n'est pas dans les meetings que se règle la question, mais aux polls. Or, on ne peut voter que si l'on est inscrit, et quiconque a eu le malheur de changer de domicile, dans l'intervalle de deux élections, est impitoyablement rayé, s'il ne fait aucune démarche, s'il ne s'intègre sur les listes, avec l'indication de sa nouvelle résidence. La moindre négligence, à cet égard, peut devenir fatale à la cause que nous défendons.

Que chacun donc daigne se déranger, ne fût-ce qu'un instant, pour se faire inscrire, ou pour s'assurer que son nom existe bien sur la liste. La démarche est surtout nécessaire pour ceux qui ont changé de résidence. Cette formalité doit être remplie le plus tôt possible, afin de ne point exiger les nombreux et fastidieux déplacements des préposés à l'enregistrement et, parfois même, leur mauvais vouloir. Plus tard, au moment de la livraison des certificats d'enregistrement, il ne serait plus temps. Au milieu des circonstances graves où nous nous trouvons, chacun prend sur lui une lourde responsabilité dans la lutte électorale qui se prépare ; toute négligence, de sa part, est une véritable trahison. Qui sait si le triomphe du parti, l'avenir du pays ne dépend pas de son bulletin de vote.

Mort de M. Alex. Sens.—Avant-hier soir, est mort, à la Nouvelle-Orléans, un Français qui a joué un rôle assez important dans notre Second District ; nous voulons parler de M. Alex. Sens, ex-président actif, puis président honoraire du Club de la Démocratie Française.

M. Alex. Sens est mort, jeune encore—il n'avait que 45 ans—après avoir dépensé, parmi nous, durant 18 ans, une activité dévorante. Natif de Bordeaux, venu ici, jeune, il y avait, si la mémoire ne nous fait pas défaut, débuté comme typo. Puis, il s'était lancé dans les affaires. Il alla tenter la fortune dans l'Amérique Centrale, entreprise qui ne lui avait pas réussi.

Revenu à la Nouvelle Orléans, il avait eu la main plus heureuse ; il s'était, par son travail assidu, par son ingéniosité aussi sans jeu aucun, et c'est au moment où il pouvait jouir des fruits de son travail qu'il a été enlevé par la mort. Les tracas des affaires, les veilles avaient vite usé cette organisation pourtant très robuste, et c'est à la fleur de l'âge, qu'il a été arraché à sa famille, à l'avenir de laquelle il a sacrifié en santé et sa vie.

Nous envoyons à cette famille éplorée l'expression sincère de nos plus douloureuses sympathies.

Incendie—Ce matin à minuit et demi, le feu a pris rue Magazine No 92 et 94 entre Poydras et Lafayette, chez M. Chas Ory, marchand de peinture et d'essences.

Stock et immeuble ont été complètement détruits.

Le bâtiment est assuré $6,000 à la compagnie Liverpool, London et Globe.

Le stock est assuré : $5,000 à la compagnie Southern ; $5,000 à la compagnie Crescent ; $5,000 à la compagnie Liverpool, London et Globe ; $2,500 à la compagnie Phœnix, de Brooklyn, et $2,500 à la compagnie Northern, de Londres.

Le stock est évalué à $25,000.

Cadet citait plusieurs mots charmants de différente nature.

—C'est très joli, ce que tu dis là, interrompit un camarade, mais ce n'est pas tout qui l'as inventé !

—Dame, répondit Cadet, les chiens de chasse n'ont pas inventé les perdreaux, mais ils savent, du moins, les rapporter !

Un homme à bonne fortune est sur le point de perdre la vue :

—Que voulez-vous, dit quelqu'un, les femmes lui ont crevé les yeux de la tête

WET WEATHER WISDOM.

1st Lady.—Have you bought a new pair of Rubbers?

2d Lady.—Why, no! These are the old ones dressed with

Wolff's ACME Blacking

It makes them look like new; and my shoes, also dressed with it, hold their polish under the rubbers, even should the snow come in. It saves the leather, and waterproofs it; and my husband says it is just as good for MALKERS for Shoes.

WOLFF & RANDOLPH, Philadelphia.

Faust vient de finir, et j'ai seulement le temps de noter le franc succès de Mme Potel-Bernard. Je regrette de n'avoir pu entendre le dernier acte de l'ouvrage; mais les quatre premiers me suffisent largement pour fixer mon opinion à l'endroit de la nouvelle chanteuse légère. Si chez elle il n'y a pas exubérance de voix, il y a certainement une artiste de très sérieux talent; tout du long de ce rôle de Marguerite, elle l'a prouvé.

A propos de *Faust*, je supplie le régisseur de ne pas ainsi tenir le théâtre dans l'obscurité—à la scène de la mort de Valentin. Cela n'a point de raison d'être, puisque les scènes sont liées et puis cette pénombre détruit complètement l'effet de la scène. Il faut la deviner.

Mlle Rossi, toujours dévouée à l'administration, ajoutait hier à son rôle le pas de la *Nubienne*, qu'elle a dansé avec beaucoup d'entrain.

Ce soir, reprise du *Petit Duc*, pour les débuts de Mlles Lescour, Schila, Mme Moreau-Play, MM. Homerville, Poirier, etc.

—Mme Barelli rendait une visite hier à l'*Abeille* ; j'en étais absent et si fort regretté de ne pas rencontrer l'artiste, dans le premier début, dans *Faust*, a été fort réussi.

L. PLACIDE CANONGE.

—Un concert de chambre, en mémoire du maestro Listz, sera donné jeudi prochain, au Werlein Palace, par le New Orleans Musical Society. Nos remerciements pour l'invitation reçue.

—A la dernière heure nous recevons un envoi de musique dont nous parlerons dans le prochain numéro de l'*Abeille*.

Académie de Musique.

C'est un mélodrame qui sera donné ce soir et toute la semaine à l'Académie de Musique : *The Fast Mail*—*La Malle Poste*. La pièce est signée de M. Carter et elle s'est acquis bon renom aux Etats-Unis.

On nous la recommande; en même temps que la troupe qui va l'interpréter ici. Celle-ci a été non seulement acceptée, mais applaudie sur des scènes d'ordre, elle y tient surtout à l'ensemble et l'obtient. Dimanche prochain, troupe lyrique qui chantera *Les Gondoliers*—opérette en opéra-comique—nous ne savons trop, de Gilbert et Sullivan.

Grand Opera House.

La troupe jouant la féerie : *Les Douze Tentations* a terminé hier son engagement après une semaine bien remplie ; d'un bout à l'autre, de fort belles recettes. Espérons que la semaine s'ouvrant sera tout aussi fructueuse pendant. Elle sera occupée par les représentations de Mlle Lillian Lewis, qui reparaîtra devant le public de la Nouvelle-Orléans dans *Credit Lorraine*.

L'église de l'Annonciation.

Une Foire s'est ouverte depuis lundi dans l'église de l'Annonciation que dessert si dignement le Rév. G. A. Rouxel. Nous sommes heureux d'apprendre que ce bazar organisé et tenu par des dames du troisième district, a été une réussite complète.

Il ne pouvait en être autrement. En effet il s'agissait de se procurer les moyens permettant des réparations devenues pressantes, absolument indispensables ; il s'agissait aussi de donner une nouvelle marque de respect et d'affection à un prêtre qui les mérite toutes.

On nous prie d'annoncer que cette Fête pieuse sera reprise ce matin. Il y aura, comme les jours précédents, un programme composé avec goût; des tables où sont débités, aux plus bas prix, mille et un objets et les loteries dont les billets ont été placés, ces jours derniers, seront tirées.

Prix d'entrée 10 cents.

On sait que cette Foire se tient à l'Eglise de l'Annonciation.

Cirque Barnum et Bailey.

Foule considérable hier sur tout l'itinéraire du Cirque Barnum et Bailey, dont le renom était connu ici depuis longtemps. Le fait a répondu à l'attente et l'on en convient volontiers, jamais exhibition ambulante n'approcha de celle-là.

L'immense cordon de ce spectacle est arrivé, et original a été appliqué dans tout son parcours ; l'on n'avait qu'un regret, c'est que la marche ne permît pas de bien se rendre compte de toutes les valeurs de ce cirque, de cette ménagerie. Mais bientôt on allait pouvoir se donner ce plaisir. En effet la représentation, ou plutôt les représentations d'hier ont été un succès complet, colossal.

Tout y a marché d'une façon irréprochable, et en présence de tant et tant d'attractions—acteurs, danseurs, danseuses, gymnastes, acrobates, bêtes dressées, ménagerie—animaux de toutes sortes et de la plus grande beauté, en présence de cette somptueuse mise en scène, on s'explique facilement que les propriétaires de ce *Show* sans pareil aient dépensé une somme fabuleuse.

C'est grand dommage, nous le redisons, que ce Cirque ne puisse pas faire plus long séjour parmi nous; mais malheureusement il n'en peut être ainsi, des nombreux l'appellant autre part, et dès demain il quittera la Nouvelle Orléans.

Profitez donc des deux dernières représentations d'aujourd'hui, à deux heures, à huit heures—coin Canal et White et ne négligez pas de vous armer de sièges réservés.

—*Le Courrier de l'Art* (Paris) annonce la mort de W. A. Sisda, l'artiste aquarelliste qui étudia la peinture à Munich, à Paris et à Rome. Le Musée National de Berlin et l'impératrice Frédéric ont acquis plusieurs de ses toiles, entr'autres : *Premier Amour*—*La Fuite en Egypte*—*et le Jardin d'amour.*"

C'est le dernier de ces artistes qui vient de mourir ce peintre de haute valeur.

PIANO ET CHANT.—La maison L. Grunewald et Cie. nous fait un intéressant envoi de musique, dont nous la remercions. L'envoi se compose ainsi : *Souvenir*, polka-marche, par M. Henry Wehrmann ; *Gentle Swallow*, romance, paroles de M. Ed. Oxenford, musique de Anton Strelotski ; *Les Cigales*, poésie de Rosemond Gérard, musique d'Emmanuel Chabrier ; *Were I the river*, romance de Tito Mattei, paroles de Cliff ton Bingham, et *The Stars are with the Voyager*, romance, paroles de Thomas Hood, musique de Frank H. Simms.

Le Maire Shakespeare est menacé, mais il ne mettra que plus d'ardeur à faire son devoir.

LA REUNION DU CONSEIL
Et la nomination du Comité de Citoyens.

Nouveaux détails de l'affaire Hennessey.

La réunion spéciale du Conseil de ville a eu lieu hier à midi à la mairie sous la présidence du maire. Etaient présents : MM. Aitken, Beck, Brittin, Clark, Daniels, Dudenhoffer, Finlay, Hall, Hirsch, Hodgson, Keppler, Lambert, Lynd, Moulin, Prague, Stocktos, Stoulig et Wood.

Les galeries et les couloirs étaient encombrés de citoyens qui manifestaient le plus grand intérêt aux débats du Conseil.

Le secrétaire a donné lecture du message du maire, ainsi conçu :

Mairie de la Nlle-Orléans,
Hôtel de Ville, 18 octobre 1890.

Au Conseil :

C'est avec le plus profond chagrin et une extrême indignation que je viens vous annoncer la mort de David C. Hennessey, surintendant de la police de cette ville. Je suis chagrin de la perte d'un ami dévoué et d'un habile fonctionnaire, indigné qu'il ait succombé entre les mains de misérables assassins.

Il a été victime d'une embuscade et criblé de balles, presque au seuil de sa porte, dans la soirée de mercredi dernier et il est mort peu avant minuit à 2 heures 00.

Les renseignements obtenus sur cette lâche action, les arrestations qui ont été opérées et les preuves rassemblées par la police prouvent, sans qu'il soit permis d'élever le moindre doute, qu'il a été victime de la vengeance des Siciliens qui voulaient exterminer en lui le représentant de la loi et de l'ordre dans notre communauté, parce qu'il chercharit en s'appuyant sur nos lois américaines à supprimer les audacieuses vendetta qui font si mal venir tant de sang les rues de notre ville.

Jusque là, ces gredins n'étaient contentés d'agir dans leur milieu. Aucun d'entre eux n'a jamais été condamné par suite du mystère dont les crimes ont été entourés et à l'impossibilité d'obtenir des témoins parmi leurs compatriotes pour les faire condamner. Aujourd'hui, en vérité, a été le coup porté à leur première victime américaine, assez marquant, le personnage qu'ils ont choisi pour tracer sur lui de leurs mains d'assassins les marques de leur mépris pour la civilisation du Nouveau Monde.

Nous nous devons à nous mêmes comme nous le devons à tout ce qui nous est cher et cette vie, de veiller à ce que ce coup soit le dernier. Il faut que nous donnions à ces gens une leçon qu'ils ne puissent jamais oublier.

Quels sont les moyens d'atteindre ce but, je laisse à la sagesse du Conseil le soin de le décider.

Il est cependant à mon avis que les misérables qui ont commis cette lâche action ne sont que des mercenaires, instruments d'autres individus plus haut placés et plus puissants qu'eux. Ce sont ces instigateurs qu'il nous faut trouver à tout prix.

Depuis des années, on connaît l'existence des sociétés secrètes de Siciliens, en ville.

Un Italien haut placé a fait appel à mon autorité lors de ma première administration pour l'aider à faire tout son possible pour le protéger contre des menaces, mais comme il redoutait de dévoiler les noms, je ne pus rien faire pour lui.

On croit que des monstrueuses associations sont soutenues par des riches compatriotes de ces gens qui font partie et que ceux-ci peu